

EVIE WYLD

Bass Rock

roman traduit de l'anglais par Mireille Vignol

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

APRÈS LE FEU, UN MURMURE DOUX ET LÉGER, Actes Sud, 2013.
TOUS LES OISEAUX DU CIEL, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1796.

Illustration de couverture : © Mary Jane Ansell

Ouvrage traduit avec le soutien du gouvernement australien
par l'intermédiaire de l'Australia Council for the Arts,
service de financement et conseil consultatif pour la promotion artistique.

Australian Government

Australia Council for the Arts

Titre original :
The Bass Rock
Éditeur original :
Jonathan Cape, Londres
© Evie Wyld, 2020

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16148-4

EVIE WYLD

Bass Rock

roman traduit de l'anglais
par Mireille Vignol

ACTES SUD

pour les Wyld

J'avais six ans. Ma mère et moi, juste nous deux, promenions Booey sur la plage où papa et elle avaient grandi : un mélange de rochers noirs et de pâle sable froid. Il faisait toujours froid – même en été nous portions des pulls de laine et avions la goutte au nez, irrité à force d'être essuyé sur nos manches. Mais en ce jour de novembre, le vent poussait la chienne à marcher près de nous, les oreilles aplaties, les yeux plissés. Une pellicule de sable ripait en prenant des allures de drap géant gonflé par la bourrasque.

Nous cherchions des porcelaines parmi les débris de la marée. J'en tenais deux, imprimées dans le creux de ma main, blanches comme la gorge d'un goéland argenté. Ma mère, qui avait l'œil, en avait déjà trouvé six. Je sentais la victoire m'échapper.

Dans une mare résiduelle reposait une valise noire, pleine à craquer. La fermeture éclair était rompue et, là où ses dents ne se rejoignaient plus, je vis deux doigts aux ongles rouges et une articulation grise à la place d'un troisième. Le moignon ressemblait au jambon en plâtre miniature de ma maison de poupée. L'eau de mer avait absorbé les couleurs, ne laissant qu'un gris dur et le blanc de l'os. C'était sans doute cet os qui évoquait aussi fortement le jambon minuscule. Je chassai quelque chose de mon visage et, dérangées par ce mouvement, des mouches s'échappèrent de la valise en une nuée lourde et épaisse.

Derrière moi, ma mère : "Encore une ! J'en ai trouvé une autre !", puis l'odeur, comme celle d'un chat crevé dans la cheminée en été, une odeur si large et grande qu'il était impossible de voir au-dessus ou autour d'elle.

Ma mère s'approcha derrière moi. "Qu'est-ce que…"

Je fixai les doigts en essayant de leur trouver un sens, tandis qu'elle me tirait par le bras. "Éloigne-toi, éloigne-toi, disait-elle en crachant encore et encore dans le sable. Ne regarde pas, éloigne-toi." Mais plus je regardais, plus je voyais et, entre les doigts blancs, apparut un œil qui semblait soutenir mon regard, qui semblait me connaître, qui posait une question et qui donnait une réponse. Dans mon souvenir, qui est un souvenir d'enfance, peu fiable, l'œil cligne.

L'ÎLOT DE LAMB

I

Le petit supermarché de Musselburgh ferme à dix heures du soir et le personnel prend un air offusqué lorsque j'y entre à neuf heures trente-cinq. J'imagine à quoi je dois ressembler après huit heures de route. Je me suis débarbouillée dans une station-service près de Durham et mes cheveux ont séché bizarrement. Mon apparence négligée suffit à me faire cataloguer comme voleuse à l'étalage.

Je me suis garée vers l'arrière du magasin, à côté du distributeur automatique, pour ne pas oublier de retirer du liquide avant de partir, car les boutiques plus proches de la maison ont tendance à refuser les cartes de crédit.

Je reste longtemps devant les aromates. Il y a du gingembre et des piments frais, je me demande comment je pourrais les utiliser. J'opte finalement pour du thym citronné. Je ferai peut-être un poulet rôti demain. Ou quelques cuisses. Je ne sais pas cuisiner – j'aime les cuisses parce qu'elles ne se dessèchent pas trop quand je les oublie.

Je force toujours la dose en ce qui concerne les fruits, mais il est difficile de ne pas s'enthousiasmer. Ils ont des prunes du Kenya de couleurs différentes – jaunes, orange, violettes et noires – ; j'en place une barquette de chacune dans mon caddie. Ça fait trente prunes à manger en une semaine, soit un petit peu plus de quatre par jour, ce qui semble réalisable. Deux le matin, deux le soir. Si j'étais le genre de personne capable de faire des conserves, j'en préparerais un bocal de chaque variété, juste pour le plaisir de les regarder. Mais elles développeraient un filet de moisissure, comme la fois où j'ai fait de l'huile d'olive aux piments et que la bouteille a noirci. Un ingrédient fondamental du processus

de préservation m'échappe. Je soupçonne qu'il s'agit de la propreté. Je continue mes courses et bien que j'essaie de penser à quelque chose de nouveau et d'intéressant à cuisiner, quand j'arrive devant le rayon des surgelés, j'ai des spaghettis, des tomates en boîte et des palourdes en boîte. Des œufs que je ne mangerai jamais, un pain complet tranché et les herbes aromatiques. Rien qui me fasse envie ce soir. Mais au moins, ce choix de nourriture dégage une impression de sérieux. Je suis en déplacement professionnel. Le genre de femme qui travaille pour rendre service à sa famille, pas le contraire. Je ne suis plus la personne qui, en juin dernier, n'a pas réussi un seul jour à sortir du lit avant midi. Qui a arrêté d'aller au travail, de voir ses amis et de répondre au téléphone. Qui a dû se faire conduire à l'hôpital par sa sœur quand sa respiration refusait de fonctionner, quand elle pouvait seulement émettre un long râle. Je ne suis plus celle qui a passé une semaine dans une chambre sans objet tranchant, avec cet avertissement affiché sur la porte : *Absolument aucun couvert (même les cuillères !)*.

Dans les haut-parleurs, on annonce que le magasin ferme dans cinq minutes et j'ai l'impression que le message s'adresse particulièrement à moi.

Il y a une femme dans le rayon des surgelés, que je traverse seulement parce qu'il se trouve en fin de parcours. Elle n'a ni caddie ni même un panier ; elle regarde les glaces. Elle en choisit des chères, menthe-chocolat, une boîte de quatre illustrée d'une bouche féminine, énorme et vulgaire, qui croque le chocolat.

Elle a une cigarette à la bouche, prête à être allumée, une épaisse chevelure bouclée qu'elle a crêpée et laquée, et du rouge à lèvres rose. Elle me sourit et dit : "Une glace pour finir la soirée ?" Je me sens si troublée que je rougis, puis ris trop fort et me contente de répondre : "Des prunes." Elle sourit de nouveau, se détourne et s'en va. Je vais m'entendre dire *des prunes* toute la nuit.

Au fond de l'allée des surgelés se dresse un présentoir de glaces à l'orange Jubbly de Mr Freeze. Quand nous étions enfants, papa, dans ses meilleurs jours, lorsqu'il ne désirait rien d'autre que nous faire rire, Katherine et moi, chantait la réclame qui passait à la télé dans sa jeunesse : *"Lovely jubbly, lovely jubbly orange*

drink." Il est difficile de déterminer pourquoi elle déclenchait chez nous une telle hilarité, c'était sans doute dû à son désir de nous amuser, plus qu'à la chanson elle-même. Il n'empêche que je me retrouve figée sur place car, comme je le découvre chaque jour au détour d'une multitude de détails, je suis confrontée à la réalité de ne plus jamais entendre sa voix interpréter cette chanson. J'ai oublié ces putains de cuisses de poulet et m'empresse de retourner vers les viandes, mais les bons morceaux sont tous partis ; ne restent que les animaux au goût de poisson qui ont vécu dans des conditions ignobles. Je dépose une boîte de sardines dans mon caddie, replace le thym sur les rayons. Du gruyère en tranches, une tablette de chocolat et un peu de céleri, pour sauver les apparences.

Une seule caisse est restée ouverte, nous sommes quelques-uns à faire la queue en essayant de prétendre que ces courses tardives sont exceptionnelles. Je feuillette un magazine et tombe sur la photo d'un homme taciturne, le pouce sur la lèvre supérieure pour mettre en valeur ses boutons de manchette ou sa montre. Il plisse le front d'une manière qui se veut sexy. En face de lui, une fille-allumette blafarde, raie au milieu, lèvres rouges en forme de cœur : marionnette au repos. Ses yeux tristes se perdent dans le lointain. Elle est là pour être regardée par l'homme aux boutons de manchette et au front plissé ; elle n'est pas là pour le regarder, lui.

La voix de ma mère dans ma tête : "Pourquoi toutes ces femmes essaient de ressembler à des cerfs éblouis par des phares ? Pourquoi tous ces hommes veulent se donner l'air de rire trop fort en public ?"

Je suis contente que le temps où je me souciais de la réaction ou du manque de réaction des autres vis-à-vis de mon corps et de mon visage soit révolu. Dans un sens, je suis plus vieille que ma mère car, à mon âge, elle au moins était engagée dans sa vie – elle avait un mari, des enfants, puis elle en a perdu une partie et vit maintenant comme elle semble y avoir toujours été destinée : seule, avec son travail. Voilà neuf mois qu'elle travaille sur les champignons vénéneux de France. Dans mon appartement, le seul tableau encadré est celui qu'elle m'a offert pour ma crémaillère il y a trois ans et qui dépeint une amanite tue-mouche et un

scarabée vagabondant à côté pour donner une idée de l'échelle. Il est posé contre le mur de ma chambre, pas encore accroché. Une araignée se niche probablement derrière. Ma mère a conçu sa solitude comme un nouveau départ. Elle tient une maison propre. Elle mange ce qu'elle veut, quand elle veut : rien de toute une journée puis un crabe à l'anglaise à onze heures du soir, ou un bol de petits pois surgelés, crus, qu'elle grignote comme des cacahuètes au petit-déjeuner. J'admire le célibat qu'elle a adopté depuis le décès de papa. Je crois que je pourrais y aspirer, mais sans avoir à passer par la case veuvage.

Même si je dois reconnaître qu'il serait parfois agréable de baiser et de se faire baiser.

Il m'arrive de regarder des hommes et femmes célibataires sur internet. Je les choisis toujours plus âgés que moi – non pas que je cherche quelqu'un de mûr ou d'expérimenté, mais parce que les jeunes mettent des filtres sur leur profil pour écarter les vieux, catégorie à laquelle j'appartiens soudain, maintenant que j'approche la quarantaine.

J'ai eu quelques *matchs* : Steven de Harringay, cinquante-six ans ; Philip de Clapton, quarante-neuf ans ; Isabella de Hampstead, soixante-deux ans. Et s'ils n'ont pas de filtres, comme Marco de Tooting, trente-six ans, c'est peut-être parce qu'ils ont un fétiche quelconque. La mémoire de mon téléphone était presque saturée, alors j'ai supprimé l'application, et je l'ai fait devant les yeux de ma sœur pour qu'elle puisse rejeter la tête en arrière en poussant des caquètements exaspérés.

La caissière me dit "bonsoir", comme si elle me bouclait au commissariat de police.

Je reviens vers ma voiture avec mon petit sac de courses quand, juste devant les portes coulissantes, je remarque la femme aux glaces. Elle en mange une en tapotant sur la boîte avec les longs ongles de sa main libre. Il n'y a que ma voiture sur le parking. Elle doit attendre que quelqu'un vienne la chercher. Je m'efforce d'éviter son regard. "Salut !" crie-t-elle. Je souris, mais sans la regarder – va-t-elle essayer d'engager une nouvelle conversation ? Devrais-je expliquer cette histoire de prunes ?

“Salut ! redit-elle. Ça fait plaisir de te voir, ma caille ! Comment ça va ?” Elle a l’air de penser que nous nous connaissons.

Peut-être veut-elle de l’argent. Je me sens soudain très seule sur le parking – l’agent de sécurité a commencé à baisser les rideaux métalliques, je me tourne vers lui, mais il ne me voit pas.

“Euh, excusez-moi, mais je ne suis pas sûre qu’on se connaisse”, dis-je en m’empressant de rejoindre ma voiture. Je ne retirerai pas d’argent ce soir.

“Non, souffle-t-elle en trottant pour me rattraper, mais fais semblant que si, y a un mec caché derrière ta caisse.” Je m’arrête et elle me rentre dedans. Je ne vois personne près de ma voiture ; il faut dire qu’avec les lumières vives des distributeurs, les alentours sont plongés dans l’obscurité.

“Je t’ai acheté une glace”, poursuit-elle en haussant le ton. Elle me tend le carton. J’en prends une machinalement.

“Qu’est-ce qu’on fait ? On devrait avertir le gardien.” Pendant que je murmure ça, l’éclairage s’éteint à l’entrée du magasin.

Je ne vois toujours personne et j’ai soudain un mauvais pressentiment. Qui va faire ses courses aussi tardivement, sans voiture, juste pour acheter des glaces au chocolat ? Ce n’est pas un comportement normal. Monte en voiture, je pense, débarrasse-toi de cette femme et rends-lui cette glace qui complique considérablement la situation, au niveau physique et mental. J’appuie sur le bouton qui ouvre automatiquement le coffre et la femme dit : “Ça fait une éternité ! Je t’ai pas vue depuis l’école – qu’est-ce tu deviens ?”

Confuse, j’ouvre la bouche et, tandis que je cherche désespérément une réponse tout en sachant que ça n’a aucune importance, que nous ne sommes pas allées à l’école ensemble, une silhouette émerge de l’obscurité du côté passager de ma voiture et tout ce que je distingue, c’est qu’il a une main dans la poche de sa veste, qu’il porte des vêtements foncés et qu’il s’éloigne de nous rapidement, sans courir. Je le regarde partir avec le cœur qui bat au fond de ma gorge. J’ai le sentiment atroce d’être sur le point de pleurer.

“Pervers de mes deux, dit-elle en déballant une autre glace.

— On devrait pas le signaler ?

— Signaler quoi ? Qu’il y a un type louche ? Y a des types louches à chaque coin de rue, ma caille, crois-moi.

— Euh, écoute, merci beaucoup. Je suis désolée, j'avais pas compris ce qui se passait.

— C'est rien, t'inquiète.

— Tiens, je te rends la glace, lui dis-je.

— Ah non, tu la gardes, ma caille – j'en ai encore deux." Elle croque bruyamment dans le chocolat de la nouvelle. "Bon, fais gaffe à toi, lance-t-elle en se tournant pour emprunter le raccourci qui rejoint la route principale.

— Attends. Et s'il revient ? Je peux pas te déposer quelque part ?" Ça ne me ressemble pas, surtout seule et dans le noir, d'offrir de ramener chez elle une parfaite inconnue, mais ça m'a échappé, il est trop tard.

La femme se retourne, me sourit.

"Tu sais quoi ? Ça serait super."

Une fois dans la voiture, je m'interroge. Qu'est-ce que je fabrique ?

"Ça te dérange pas ? demande-t-elle en montrant sa glace.

— Pas du tout."

Nous sortons du parking et suivons la route qui gravit la colline. "J'ai toujours une grosse envie de glace quand je suis stone, tu sais."

Elle m'indique le chemin et me dit d'où elle vient, ce que j'oublie aussitôt.

"C'est une ville plutôt merdique, mais remarque, je viens d'un quartier plutôt merdique", explique-t-elle.

J'acquiesce. Pas une seule question ne me vient à l'esprit. Il n'y a plus d'éclairage public sur la route qui rejoint le littoral et je n'ai pas roulé en pleins phares depuis des années. Je m'attends à voir quelque chose passer furtivement, des yeux rouges éclairés par mes feux. Elle ne semble absolument pas perturbée par l'incident du parking. J'éprouve une nostalgie de gamine de onze ans.

"Qu'est-ce que tu fais ? me demande-t-elle.

— Des trucs en freelance." J'essaie de prétendre que vider la maison de ma grand-tante et de ma grand-mère est un vrai boulot. "Des trucs à archiver, principalement. Je viens juste les weekends, je suis sur un nouveau projet, là."

Je me racle longuement la gorge.

"Cool ! Des œuvres d'art ?

— Oui. D'autres trucs, aussi."

J'ai dit *trucs* beaucoup trop de fois.

"C'est cool, ça. Moi, j'aime bien les arts." Un long, très long silence s'ensuit. "Comment t'as mis le pied là-dedans ?

— J'ai fait une licence d'histoire de l'art." C'est presque vrai, j'ai fait la première année en tout cas, mais il y a tellement longtemps que l'influence de mes études sur la direction qu'a prise ma vie est pour le moins douteuse. "Ma mère est peintre botaniste, alors c'est de famille." Sauf que ça ne l'est pas vraiment. Je suis à deux doigts de lui confier, pour essayer de faire avancer les choses, que mon père vient de mourir, comme si c'était arrivé ce matin ; en fait c'est incroyable que je reste bloquée là-dessus, plus personne ne peut l'accepter maintenant que deux années se sont écoulées. Ils ne disent peut-être pas qu'*il est temps de tourner la page*, mais ils le pensent, ça se voit sur leur visage.

"Genre, des plantes et tout ça ?

— Oui. Enfin, des champignons.

— Ah d'accord", dit-elle.

Puis le silence revient.

Je m'aperçois, trop tard, que je devrais lui demander ce qu'elle fait ; le silence a clos le sujet. Une pluie légère se met à tomber.

"Je m'appelle Maggie. Diminutif de rien. Juste Maggie.

— Viv. Pour Viviane.

— J'ai jamais rencontré de Viviane avant", me dit-elle comme si ça la surprenait réellement. J'éprouve le besoin de développer.

"Ma mère aimait le prénom parce qu'il lui faisait penser à *vivacité*.

— Ah ! Ma mère disait que Maggie lui faisait penser à un poussin, une petite boule de duvet."

Je suis acculée, je n'ai rien à dire. Si seulement je pouvais arrêter de mentionner ma mère.

Sur la route côtière, elle me demande d'arrêter la voiture près du terrain de golf.

"Je finirai à pied. Belle balade sous les étoiles.

— T'es sûre ?"

Elle me tend une main que je serre comme si nous venions de conclure un marché quelconque.

"À plus, ma caille."

Il n'y a aucune autre voiture sur la route et je la regarde descendre vers la plage d'un pas libre et décontracté, comme si elle marchait en musique. Quelque part dans le noir j'entends les vagues déferler contre l'îlot Bass Rock, même si je ne peux pas le voir.

II

Chez le boucher, Ruth acheta du bœuf à braiser. Elle comptait faire une tourte. Toute la journée, elle avait eu dans les narines l'odeur du *meat pudding* que Betty leur avait laissé – un mets fort apprécié en Écosse, semblait-il, et qui était insidieusement apparu quatre fois sur la table depuis leur arrivée, cinq semaines auparavant. De quoi lui saper le moral, à l'instar du hachis parmentier de poisson de son enfance. La pensée du plat baignant dans le cuiseur vapeur lui retourna l'estomac. Elle allait préparer une tourte de bœuf toute simple, avec des pommes de terre et des haricots verts. Une des rares recettes qu'elle conservait dans les dernières pages de son agenda. Peut-être ferait-elle aussi une génoise, le *Victoria sponge*, pour les garçons. Restait à savoir s'ils apprécieraient le geste ou s'ils auraient l'impression qu'elle cherchait à les soudoyer.

Elle finit par conclure qu'il était possible de trop penser à ce genre de choses.

La journée devait son éclat aux vestiges d'un été indien. Il faisait trop froid pour ne pas se couvrir la tête, mais le soleil lui cuisait le dos au point qu'elle se sentit un peu moite après avoir arpenté la rue principale. Elle s'arrêta quelques instants sur l'escalier en béton de la piscine découverte et regarda les membres blancs des nageurs qui luisaient sous l'eau. Une femme progressait si lentement qu'elle paraissait presque statique. Son bonnet à fleurs disparut sous l'eau et sa tête émergea en vaporisant une haleine humide. D'autres baigneurs, plus attachés au mouvement, nageaient autour d'elle. Elle aime être en apesanteur, songea Ruth. Elle se moque d'aller de l'avant. Sur la plus haute

marche, un bébé mouette voûté observait lui aussi les nageurs. Il cria et piétina en signe de dégoût. Ruth le regarda. “Ils font ça pour s’amuser”, lui expliqua-t-elle. Il inclina la tête pour lui faire profiter de son œil de marbre noir.

Une lettre d’Alice l’attendait à la poste. Ruth acheta une carte postale de la piscine et du Pavillon, avec en arrière-fond la présence hostile du versant escarpé du Law, le pic volcanique. Lorsqu’elle l’avait vu pour la première fois, son inclinaison abrupte lui avait semblé contre nature, et l’arche en os de baleine se dressant au sommet lui était apparue comme le symbole d’une forme abjecte de paganisme. Maintenant qu’elle s’y était accoutumée, ses pensées s’orientaient davantage vers les gens qui avaient porté les os à la cime et, en fin de compte, au sentiment de triomphe qu’ils avaient dû éprouver chaque jour en les voyant étinceler au soleil. Sur la carte postale, le Law englouti par le noir et blanc était malheureusement peu mis en valeur, l’arche formée par les os était à peine discernable ; en dépit de cela, elle aimait l’idée de pouvoir marquer d’une croix l’emplacement de sa fenêtre tandis qu’elle écrivait. On la reconnaissait désormais au Pavillon ; la serveuse la salua d’un hochement de tête et l’escorta à une table avec vue sur la piscine. Elle chercha des yeux la femme flottante, mais elle était partie, à moins qu’elle n’eût coulé, peut-être. Ruth percevait ici et là les regards insistants de dames qui s’interrogeaient à son sujet. Le jour ne tarderait pas, elle le savait, où elle devrait se faire quelques alliées au risque, sinon, de sembler distante. N’empêche qu’elle avait toujours eu besoin de temps pour nouer des liens et elle accordait plus d’importance à son amitié avec Betty, la domestique, d’autant plus que Peter s’était déjà plaint des dizaines de fois de sa cuisine, un problème qui devrait être abordé avec tact.

Le papier à lettres d’Alice était raffiné et personnalisé : motif de saule sur la doublure de l’enveloppe, papier vélin blanc avec un filigrane orné. Ses missives étaient autant de petits colis à déballer, à conserver et à regarder pendant des années. Subrepticement, après avoir commandé – du thé dans une théière en argent et un sablé écossais –, elle renifla l’enveloppe. Peut-être y sentit-elle la ruineuse crème pour les mains d’Alice, mais il était

aussi possible que cette dernière eût parfumé la lettre avec son atomiseur corail et laiton. Ruth l'imagina à son bureau, vêtue d'une robe d'intérieur de tulle et chaussée de talons hauts. Le contenu, toutefois, n'était pas à la hauteur de l'emballage.

Puss chérie,

Quelle malchance, notre bon vieux Ludwig est mort, probablement de la mort-aux-rats, même si bien sûr il était vieux comme Mathusalem, la pauvre bête, et presque complètement aveugle la dernière fois que je l'ai vu. J'ai parlé à père ce week-end, qui est boule-versé. Ils ne voulaient pas te déranger en t'apprenant la nouvelle, mère estime qu'à l'heure actuelle, tu es déjà "suffisamment confrontée à la mort dans ton mariage", ce qui me fait lever les yeux au ciel. Je savais que tu aimerais être au courant.

Père veut une stèle, mais ils sont en profond désaccord sur le nom à graver dans la pierre – mère est en faveur d'Albert, père trépigne, hurle que la guerre est terminée et qu'il veut enterrer son ami sous son vrai nom. Mère craint un acte de vandalisme, même si je ne suis pas sûre que ce soit une pratique très courante à Much Hadham. Il va sans dire qu'Antony aurait enlevé le corps et lui aurait donné une sépulture en mer.

En tout cas, Puss, je suis vraiment navrée d'être porteuse d'une si triste nouvelle, j'espère que tout va bien pour toi à tous égards.

Mark et moi célébrerons ce week-end notre cinquième anniversaire de mariage – n'est-ce pas tout simplement inimaginable ? Tu vas me manquer, bois une "'tite goutte de scotch" à notre santé.

Londres est un enfer.

Je t'embrasse,

Alice

Ruth replia la lettre et la rangea soigneusement dans son enveloppe. Elle la lissa sur la nappe de lin blanc et l'aplatit sous la salière. Par la fenêtre, elle regarda au-delà de la piscine et du port où, dans l'eau sombre, elle repéra de nouveau le bonnet à fleurs, flottant au large cette fois-ci. À moins qu'il se fût simplement agi d'une balise rosie par le soleil. Par temps clair comme ce jour-ci, l'îlot Bass Rock semblait assez proche pour qu'on le contournât à la nage, mais elle avait été admonestée sans humour par plus

d'un habitant local pour l'avoir proclamé en public. Elle but son thé sans lait et glissa le biscuit dans sa poche pour s'épargner une réputation de panier percé. Elle régla l'addition augmentée d'un pourboire qui l'excusait de partir sans adieu ni merci et noua son foulard rouge autour de ses cheveux en marchant, les nuages menaçant de bruiner. Elle ne put se résoudre à remettre son manteau. Le doux persiflage des bateaux du port et de leurs voiles contre les mâts s'était amplifié – le vent se levait. Les cris des mouettes étaient incessants.

En rentrant chez elle, elle s'arrêta à la piste cavalière qui bifurquait vers la plage, entre les arbres. Il faisait sombre sous leur feuillage et le vent n'y pénétrait pas. Une pique lumineuse – une colombe – se posa sur la plus haute branche d'un sapin et l'arbre entier oscilla comme si elle était d'une lourdeur de plomb. Ruth suspendit le paquet de bœuf à braiser et son manteau à la clôture, puis elle s'approcha de la colombe. Son cœur battait, non par crainte, mais comme s'il était attiré vers l'obscurité des arbres, hors de sa poitrine. Des papillons blanc, bleu et noir, qui auraient dû trépasser depuis longtemps, flânaient dans l'air calme. "Dites-moi une chose", demanda-t-elle – à eux, à la colombe ou aux arbres ; elle n'en était pas sûre – "dites-moi que faire à présent." Silence. "Dites-moi une chose au moins, *n'importe quoi*. Une toute petite chose." Mais la colombe ne daigna même pas tourner la tête vers elle et les arbres n'étaient que des arbres. Elle se demanda si elle n'était pas redevenue folle et sursauta en voyant, lové dans les fougères, un renard endormi. À moins qu'il ne fût mort. Autour de lui, la terre était griffée et retournée, mais il n'y avait aucune trace de sang sur son corps. Sa fourrure était grise, pas orange comme celle des renards que l'on chasse ou qui figurent sur les tableaux. Pas mort : elle perçut des mouvements de respiration sous les petites côtes.

Lorsqu'elle revint à la clôture, la viande et son manteau avaient disparu. Elle se fit l'effet d'une cruche. Le retour s'effectua dans le froid, l'habituel vent humide ayant usurpé la clarté de l'après-midi. Ruth serra les bras autour de son corps et marcha d'un pas vif, elle courait presque. La maison ne lui était pas encore familière ; quand elle arrivait au coin du terrain de golf et levait les yeux,

elle avait toujours l'impression qu'elle n'y était pas tout à fait "chez elle", qu'elle arrivait chez un membre opulent de la famille. La demeure était trop grande, ce qu'elle avait signalé à Peter la première fois qu'ils l'avaient vue, trop grande pour un couple et deux enfants pensionnaires. Trop d'espace – les logements des domestiques étaient de la même taille sinon plus larges que la chaumière de Peter à Dummer. L'appartement qu'elle avait loué à Kensington avant de rencontrer son mari aurait pu rentrer dans la salle de bal vide au piano négligé. Elle avait eu l'intention de le faire accorder, mais personne ne pouvait s'en charger à North Berwick. L'accordeur habituel était mort, lui avait expliqué Betty, ils devraient en chercher un nouveau à Édimbourg. Ruth avait rougi après lui avoir demandé : "Mais alors, vers qui les autres se tournent-ils pour faire accorder leurs pianos ?" Betty l'avait regardée et elle avait été consciente, comme des centaines de fois auparavant, qu'une autre femme aurait facilement pu la remplacer, faire les choses qu'elle faisait. Si seulement elle avait pu demander : "Dites-moi juste comment cette femme s'y prendrait et je l'imiterai."

Elle choisit l'entrée de service pour ne pas être vue sans manteau et dut se faufiler à côté de Booey, le vieux labrador allongé contre la porte comme un boudin étouffant les courants d'air. Elle s'excusa du dérangement avec une caresse, se dirigea d'un pas vif vers le chiffonnier et retourna les poches de sa jupe pour en extraire ses clés et de la menue monnaie. Même avec des gants, ses doigts étaient glacés et elle les réchauffa quelques instants sur sa figure. Dans le miroir, elle découvrit que le froid et le vent salé lui avaient rougi les joues ; ses cheveux, décoiffés une fois libérés du foulard, ne flattaient plus son long visage. À dire vrai, elle avait une mine chevaline et rubiconde. Elle becqueta ses cheveux du bout des ongles et appliqua une légère couche du rouge à lèvres qu'elle gardait avec ses cigarettes dans le tiroir du chiffonnier. Elle n'avait pas meilleure allure, bien qu'elle semblât peut-être sensiblement plus décidée.

Peter et les garçons prenaient leur goûter dans la cuisine. Sur le plan de travail reposait un gros *Victoria sponge* préparé la veille par Betty. Ruth l'avait su, naturellement – Betty s'assurait toujours de lui dire ce qu'il y avait à manger pour les enfants –, ça

lui était simplement sorti de l'esprit. Dans ce cas, elle leur ferait des pommes au four. Certes, ce n'était pas le comble du raffinement et leur aspect était rebutant, mais elle éprouvait le besoin de contribuer modestement au repas du soir, même s'il s'agissait seulement de le prolonger après ce maudit *meat pudding*.

"Chérie, lui dit Peter en l'embrassant sur la joue, comment s'est passée ta matinée ?

— Bien, répondit-elle en laissant la lettre d'Alice dans son enveloppe sur le plan de travail. Mais la boucherie était fermée, je crains que nous devions manger ce que Betty nous a préparé.

— Quelle perspective épouvantable. Tu prendras bien une part de gâteau avec nous ? C'est le seul mets qu'elle semble réussir, nous devons en profiter.

— Oh, arrête, chéri. Nous ne sommes pas encore habitués à la cuisine écossaise, voilà tout. Leurs traditions sont différentes, ici, dit-elle en se versant un verre d'eau pour étouffer la pensée du repas.

— Évidemment, tu dis ça parce qu'elle te fait peur."

Peter fit une grimace aux enfants. Michael rit, mais Christopher était récemment devenu trop mûr pour se le permettre. Elle lissa et tira son chandail par-dessus la ceinture de sa jupe. Elle avait un peu mal au cœur.

"Tu fais exprès de raconter des âneries, je préfère donc t'ignorer." Elle s'adressa aux garçons : "Qu'avez-vous fait aujourd'hui ?

— On a vu un requin", répondit Michael, la bouche pleine.

Ruth lança un regard furtif à Peter.

"C'est exact. Il est venu s'échouer dans Milsey Bay – la pauvre bête a dû se trouver piégée à la marée descendante.

— Il était mort, précisa Michael.

— Et il était grand ?" Ruth se versa un autre verre d'eau. Le premier, un peu trop tiède, n'avait pas produit sur son estomac l'effet apaisant qu'elle escomptait.

"Très, répondit Peter.

— Nous avons demandé à un pêcheur quelle espèce c'était et il a dit que c'était un requin pèlerin." C'était la phrase la plus longue que lui ait adressée Christopher depuis le déménagement. Elle sourit.

"Avait-il d'énormes dents ?

— Non, déclara-t-il, ce n'est pas ce genre de requin."

Peter haussa légèrement les sourcils derrière la tête du garçon et Ruth s'assit à côté de lui.

"Finalement, je vais peut-être goûter un petit morceau de gâteau, dit-elle. Et demain, vous pourriez me montrer où est ce requin, les enfants – ça me semble tout à fait répugnant.

— Y avait une mouette qui mangeait son œil", ajouta Michael.

Les garçons étant couchés depuis longtemps, Ruth monta l'escalier jusqu'au dernier étage et ouvrit la porte de leur chambre sans faire de bruit. Michael allait commencer son premier trimestre en pension – il aurait dû y aller l'année précédente, mais il était resté à la maison en raison de sa fragilité pulmonaire. Christopher était interne depuis deux ans, depuis le mariage. Le temps s'était calmé sur la mer. Tel le vent qui emporte au loin certains états d'âme et souvenirs, il est possible de se morfondre dans une humeur plutôt noire puis de se retrouver devant le liseré d'écume laissé par les vagues et de s'interroger sur le sens de cette noirceur. Ruth avait seulement besoin de s'habituer un brin plus, de s'impliquer sérieusement dans un projet. La peinture, peut-être. Elle perçut un mouvement infime dans la chambre des garçons. Au clair de lune, les bosses de leurs corps endormis lui évoquèrent des phoques. La brise pénétrait par la fenêtre entrebâillée et les épouillait de leurs cauchemars. Elle referma doucement la porte et resta un instant sur le seuil en tendant l'oreille. Le murmure insolite d'une chanson s'en échappa, puis disparut aussitôt. Un tour que lui jouait le terrain de golf en acheminant des bruits lointains, sans arbres pour les filtrer. Ruth quitta le palier, descendit l'escalier en empruntant l'extérieur des marches pour éviter de faire du bruit – elles grinçaient horriblement si l'on ne faisait pas attention – et rejoignit Peter dans le salon pour un dernier verre.

"Les garçons étaient très heureux, aujourd'hui", dit-il en levant les yeux du bar. Il lui tendit un brandy, se servit un whisky. "Je crois qu'ils commencent à s'habituer à la maison – je te l'avais bien dit, ils avaient seulement besoin d'un bol d'air marin." Il but une gorgée d'alcool et exhala un fort soupir de contentement. "Ça nous a fait à tous le plus grand bien.

— Oui, tu as raison."

Elle sourit, leva son verre et but. Quand ils étaient arrivés, les vacances d'été promettaient de durer une éternité, elles leur laissaient tout le temps nécessaire pour s'installer, s'habituer au nouveau chapitre de leurs vies ensemble. Mais rien encore ne semblait s'être mis en place.

"Je suis persuadé que le pensionnat sera bénéfique à Michael – je crains qu'il ne me ressemble un peu trop parfois." Le sourire de Peter se dessina au-dessus de son verre.

"Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je l'ai surpris en train de faire les poches d'un de tes manteaux ce matin.

— Que cherchait-il ?

— De l'argent, j'imagine. Nous habitons à deux pas d'un magasin de bonbons, maintenant. Un jour, j'ai volé une livre dans la pince à billets de mon père. Je me suis fait surprendre en essayant d'acheter des berlingots chez l'épicier, qui n'a pas pu me rendre la monnaie et en a touché deux mots à ma mère quand elle est allée faire ses courses." Peter rit fort et subitement. "J'ai reçu la rossée de ma jeune vie.

— Tu n'as pas frappé Michael ?

— Il a écopé d'une petite tape derrière la tête et d'un bon savon. Je n'ai pas le cœur à aller plus loin, à présent. En Grèce, j'ai vu un garçon se faire fusiller pour avoir volé des raisins – ça met les choses en perspective." Il pouffa d'un petit rire peu convaincant. "Il va falloir que ça cesse quand il entrera au pensionnat. En attendant, tu serais bien avisée d'enfermer tes objets de valeur à double tour."

Ruth se demanda si Michael s'en serait tiré avec une petite tape s'il s'était comporté de cette manière avant la guerre, qui avait entièrement refaçonné les hommes. Ou les avait fait fondre.

Elle aurait voulu qu'un de leurs anniversaires tombât pendant les vacances, cela lui aurait donné un prétexte pour organiser un pique-nique. Un pique-nique sans raison valable paraissait surfait. Ce serait mal les élever. Elle avait vu une photo d'Elspeth sur une couverture de pique-nique avec les garçons, la tête d'oignon de Michael encore bébé, les yeux noirs de loutre de Christopher. Trois créatures sur une couverture, pleines d'amour.

"J'ai vu une lettre d'Alice sur le bar. Tout va bien à Londres ?

— Oui, très bien. Ils célèbrent leur anniversaire de mariage ce week-end."

Peter leva la tête.

"Tu dois être terriblement déçue de ne pas pouvoir y aller.

— Oh. Non. Pas vraiment. L'idée de tous ces gens, mère, père, tout ce vacarme. Ça ne m'a jamais beaucoup tentée. Et ce n'est même pas la date réelle."

Étant donné qu'ils avaient séjourné un mois et demi au Kenya pour célébrer leur vrai anniversaire de mariage, mais qu'Alice refusait de rater l'occasion d'organiser une réception, le couple avait effrontément annoncé une fausse date à tout un chacun. Il était parfois un peu agaçant de voir Alice si sûre d'elle, si certaine que tout le monde jouerait le jeu. C'était pourtant le cas, Ruth n'avait même pas reçu un appel exaspéré de sa mère.

"Tout à fait – j'ai du mal à imaginer pire circonstance –, toutes ces opinions en l'air et ces types avec leurs blagues vaseuses." Peter faisait allusion à la soirée qu'Alice avait donnée pour annoncer leurs fiançailles, où un invité avait apporté un paquet de cigarettes de marijuana.

"Oui, je suis ravie d'avoir une échappatoire." Elle prit le temps de se demander si c'était vrai et considéra que oui, sans doute. Ce n'était pas toujours facile à déterminer. Son assertion renfermait le germe racorni d'un sentiment pitoyable.

"Oui, tout va bien, très bien. Malgré la mort de Ludwig." Dès que les mots franchirent ses lèvres, elle sentit sa gorge se resserrer importunément.

"Le chien ?

— Oui.

— Hum. Vieux ?

— Oui. Mais il y a aussi une histoire de mort-aux-rats."

Peter se glissa derrière elle et posa une main sur sa nuque.

"Décidément, c'est une triste journée pour le règne animal.

— Ma foi, dit-elle en s'apercevant qu'elle retenait ses larmes. Ce n'était qu'un chien.

— Tout à fait. Et je ne suis qu'un homme. Et un requin n'est qu'un requin."

Il alla se poster près du bow-window en dépit de l'obscurité et du fait qu'il n'y avait rien à voir. Le bruit des vagues déferlant

sur la plage lui parvenait à travers la vitre. Elle plaça une main sur son ventre et espéra que la marée n'emporterait pas le requin avant que Christopher et Michael pussent le lui montrer.

Le lendemain, avant que le reste de la maisonnée ne s'éveillât, Ruth sortit par la porte de service et inspecta le jardin. Elle n'aimait pas fumer devant les enfants, ni même devant Peter. L'habitude semblait appartenir à une autre période de sa vie, accoudée au balcon à Kensington, faisant tomber sa cendre sur les passants.

Les mauvaises herbes commençaient à envahir les interstices humides entre les briques de l'allée. L'air était une créature différente aujourd'hui, vous sentiez sa langue froide sur vos bras nus dès que vous n'étiez plus au soleil. Elle avait appelé Alice tard la veille pour la féliciter du faux anniversaire. Noces de bois, apparemment, pour cinq années de mariage. Peter et elle n'en étaient qu'au coton. Deux matières peu substantielles, quand on y réfléchissait. Au téléphone, Alice s'était joyeusement remémoré la journée de son union avec Mark, mais elle s'était déroulée dans une atmosphère très différente pour Ruth à qui les convives adressaient scrupuleusement la parole, l'un après l'autre, en raison de sa qualité de demoiselle d'honneur. Elle l'avait revécue, plus tard au lit, tandis que Peter dormait.

Lors des discours, le nom de son frère avait servi de marque de ponctuation. Ludwig avait gambadé dans les rosiers, ignorant les invités et s'occupant de ses propres affaires. Il avait pris la manie de manger les gueules-de-loup, qu'il évacuait pratiquement entières, déposant des petits déchets colorés sur la pelouse, ce qui contrariait prodigieusement mamie. Ruth aurait tant aimé partir avec Ludwig, franchir le portail, descendre jusqu'à la mare, libérer ses pieds, s'allonger pour fumer et parler à Antony dans sa tête. Au lieu de cela, elle s'était greffé un sourire sur le visage et l'avait adressé au médecin de famille à l'œil voilé, qui s'était exclamé d'une voix forte : "Mais tu es belle comme un cœur !" Le regard oblique et le rougissement de la jeune femme à ses côtés ne lui avaient pas échappé.

"C'est gentil", avait-elle répondu avant de s'excuser et de se placer à proximité d'Alice et de Mark, qui montrait comment il pouvait encercler la taille de son épouse de ses deux mains. Les

boucles brunes d'Alice reposaient si sereinement sur ses tempes qu'elles semblaient y être peintes. Elle s'était penchée vers Ruth : "Ma petite chérie, pourrais-tu aller dans ma chambre ? Tu trouveras mes cigarettes dans le tiroir du haut de la commode et nous filerons en douce, un instant. Je suis complètement lessivée."

Mais en entrant dans la maison, mamie lui avait confié un plateau d'œufs au curry et ordonné de circuler parmi les invités.

"Nous employons des gens pour cela", avait répondu Ruth à sa grand-mère qui la fixait d'un œil noir et luisant.

Maintenant qu'Alice était mariée et qu'Antony n'était plus de ce monde, avait-elle songé en traversant le jardin avec son plateau, au milieu de convives à qui elle ne donnait pas le temps de voir ce qu'elle proposait et encore moins de se servir, Ruth devrait bientôt acheter ses propres cigarettes – et pour cela elle aurait besoin d'avoir son propre argent. Ces pensées mesquines et déplaisantes lui trottaient dans la tête depuis la mort d'Antony ; elles la prenaient au dépourvu et la honte la poussait à se mordre l'intérieur des joues. Ce n'était pas aussi simple, elle le savait, sans pour autant parvenir à mettre un nom sur le sentiment.

Ludwig avait aboyé et le tintamarre de la conversation sur la pelouse avait momentanément décru, tous les yeux se tournant vers le teckel ; il dressait son long museau vers une bergeronnette qui le toisait du sommet de la palissade blanche. "Oh, Albert !" s'était écriée la mère de Ruth.

Ludwig avait exécuté quelques pas de danse au pied de la palissade, les oreilles rabattues côté rose. Le vacarme avait repris et Ruth avait regardé la bergeronnette. "Bonjour, Antony", lui avait-elle dit, avant de se demander quelle aberration, quel genre d'ineptie, avait fait apparaître son frère défunt à la réception, déguisé en petit oiseau. Tante Josephine, qui ne se tenait pas très loin d'elle, lui avait adressé un regard de grande compassion ; c'est ce qu'avait cru Ruth, mais elle avait découvert par la suite que sa tante avait signalé l'incident à sa mère et cela, associé au comportement qu'elle aurait plus tard dans l'année, avait servi à faire interner Ruth une quinzaine de jours dans un sanatorium à Deal, ce qui avait été humiliant, inquiétant, et lui avait appris une chose ou deux sur l'utilité de faire semblant.

Ils ne voyaient pas encore le requin, mais ils le sentaient.

"Ils attrapaient des baleines ici, dans le temps, lui expliqua Christopher, et après, ils en faisaient du parfum. C'est le pêcheur qui me l'a dit."

L'odeur du requin mort rendait l'idée improbable, mais le visage du garçon affichait un intérêt trop vif pour que Ruth exprimât ses doutes à voix haute.

Michael les suivait en traînant un bâton sur la plage. Comme il s'y appliquait depuis qu'ils étaient sortis du terrain de golf, à un kilomètre environ, ils étaient talonnés par un long serpent noir.

"Tu te passionnes pour les requins et les baleines, Christopher ?"

Le garçon se donna le temps de réfléchir.

"Je ne m'y étais jamais vraiment intéressé. Mais maintenant que j'en ai vu un et maintenant que nous vivons ici et qu'eux vivent là… Je ne savais pas qu'ils étaient si gros. C'est drôle qu'il y ait tant de grosses choses juste ici, sous l'eau, qu'on ne peut pas voir.

— Oui, certainement", répondit Ruth.

D'abord l'odeur, puis le bruit – les cris des mouettes s'invitant au festin. Elles virèrent en direction de Milsey Bay. Trois golfeurs étaient perchés au sommet de la falaise, dont un avec un appareil photo ; ils regardaient la plage en parlant plus qu'elle n'en aurait cru des golfeurs capables. L'excitation ne suffisait pas à les faire descendre – ils agitaient leurs clubs et spéculaient avec assurance sur ce qui avait bien pu provoquer un spectacle aussi répugnant.

En gravissant la dune jusqu'au sommet, la baie devint visible et Bass Rock se profila à l'horizon. Par temps dégagé et à marée basse, il semblait si proche qu'on aurait pu le croire échoué sur le sable, comme s'il avait largué les amarres et dérivé à sa guise. Ruth n'aimait guère l'îlot ; elle considérait que Fidra et Craigleith formaient des ajouts charmants, des marques de ponctuation dans le gris de la mer du Nord, mais que Bass Rock avait quelque chose de difforme, comme la tête d'un enfant atrocement handicapé. Lorsqu'elle le fixait trop longuement, elle se sentait souvent emportée, incapable de détourner les yeux ; cette fascination s'apparentait à ce qu'elle ressentait parfois en regardant son visage dans la glace, comme si l'examiner attentivement serait le comprendre.

Le requin reposait sous un manteau de mouettes. Elles s'envolèrent en un bloc criard lorsque Michael se précipita sur elles, brandissant son bâton et braillant "Hue ! Hue !" comme pour aiguillonner un cheval. La bête formait un énorme croissant sombre, gris acier sur le sable. Un tronc gigantesque, encombrant, désespérément lourd sur la terre ferme. Ses fentes branchiales, flasques, exposaient une chair intime. Un homme grisonnant se tenait de l'autre côté ; il avait un col romain et un long pardessus d'une couleur assortie à la peau du squale. Le vent traçait une raie de côté dans ses cheveux ébouriffés. Les mains derrière le dos, il arborait un large sourire découvrant des dents très espacées. Une fois que les oiseaux furent dispersés, ils restèrent tous les quatre en silence autour du requin mort. Les golfeurs sur la falaise avaient disparu, exactement comme les mouettes ; il n'y avait plus que les bourrasques pour les séparer.

L'homme brisa le silence ; il leva le bras et appela avec un fort accent, peut-être gallois : "Vous devez être madame Hamilton de la grande maison ?

— Oui, répondit-elle, sans la moindre envie de contourner l'animal pour le rejoindre. Ruth Hamilton. Et voici mes…" Elle réprima de son mieux une hésitation, mais c'était une telle épreuve pour eux tous qu'elle se débattit avec le mot approprié "… garçons. Christopher et Michael." Les enfants regardèrent l'homme sans sourire. Il s'approchait du museau du requin, léché par les vagues. Il attendit une accalmie pour traverser et se précipiter de leur côté. De près, il n'était pas aussi âgé qu'elle l'avait cru à première vue et, bien qu'il ne fût pas excessivement grand, il était large d'épaules et se campait, les pieds très écartés, comme s'il s'apprêtait à faire un bond de géant dans des bottes de sept lieues.

"Révérend Jon Brown", dit-il, la main tendue. Elle la serra puis il examina attentivement les deux frères, les salua également en marmonnant son approbation tandis qu'ils regardaient le requin derrière lui.

"Bien, bien, se réjouit-il, il n'y a pas beaucoup d'enfants dans le coin, on a besoin de sang neuf. Besoin de frasques et de facéties. Vont-ils être scolarisés à St Augustine le trimestre prochain ?

— Ils iront en pension à Fort Gregory.